This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

PQ
1981
.D4
C5

A 3 9015 00370 237 3
University of Michigan – BUHR

PQ
1981
.D4
C5

CHRISTOPHE LE ROND,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR M. DORVIGNY; Louis Archambault called

Représentée pour la premiere fois, à Paris, sur le Théâtre des VARIÉTÉS AMUSANTES, le 2 Janvier 1782.

A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Severin.

M. DCC. LXXXVIII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHRISTOPHE LE ROND.	*M. Dorvigny.*
Madame LE ROND.	*Mlle. Le Prieur.*
M. DUMONT Pere, Ami de Christophe le Rond.	*M. Dobigny.*
DUMONT fils.	*M. Corse.*
LUCAS, Jardinier.	*M. Beaulieu.*
CLAUDINE, Servante de Madame le Rond.	*Mlle. Destrées.*
UN DOMESTIQUE.	

La Scene est à la Campagne de Christophe le Rond.

CHRISTOPHE LE ROND, COMÉDIE.

Le Théâtre représente un Salon.

SCENE PREMIERE.

Mde. LE ROND, DUMONT pere.

M. DUMONT.

COmment, Madame le Rond, vous avez le cœur de refuser votre consentement à un mariage qui feroit le bonheur de nos deux familles.

Madame LE ROND.

J'en suis fâchée, Monsieur ; mais cette affaire ne peut avoir lieu.

M. DUMONT.

Comment ! Madame, ne peut avoir lieu ! Mais songez donc que j'ai la parole de Monsieur votre époux, que je suis son ami & le vôtre depuis vingt ans, & que surement il sera piqué de savoir que votre refus ait fait manquer une affaire qui lui tient au cœur aussi fort qu'à moi.

Madame LE ROND.

Lui ! prendre un affaire à cœur ! Lui ! être très-piqué ! Ah ! Monsieur ; pour un ami de vingt ans, vous connoissez bien peu son caractere ! Vous devriez savoir que Monsieur Christophe le Rond, mon cher époux, est l'homme le plus insouciant de la nature, & sur-tout le plus difficile à fâcher.

M. DUMONT.

Je sais, Madame, qu'il a un caractere excellent & très-doux ; .... mais je sais aussi qu'il est plein d'honneur, & que....

Madame LE ROND.

Eh bien, Monsieur, puisque vous savez tant de choses,

Spec. dram. fd. of Rom. Dept
Daullon
3-12-32
7-21-37 FLV

vous devriez savoir aussi que j'en fais tout ce que je veux; qu'en fait de ménage, sur-tout, c'est moi seule qui le gouverne, & qu'en général, vous qui connoissez les affaires, quand on en veut faire réussir une, il faut commencer par s'adresser à la femme.

M. DUMONT.

Madame, je ne savois pas suivant quelle coutume....

Madame LE ROND.

Suivant celle de Paris, Monsieur, c'est celle de toutes les femmes.

M. DUMONT.

Eh bien, pardon, Madame; une autre fois je m'y conformerai.

Madame LE ROND.

Soit, pour une autre fois; mais pour celle-ci, il est trop tard.

M. DUMONT.

Madame, je ne regarde pas cela comme vous, & si doux que soit votre mari, je suis persuadé que cette nouvelle-là va pourtant l'irriter contre vous, ... je crains même de la lui annoncer.

Madame LE ROND.

Non, ne craignez rien : ne vous gênez pas. Peignez-lui mon refus avec les couleurs les plus noires, & je vous garantis encore la plus belle tranquillité de sa part.

M. DUMONT.

J'ai peine à le croire; j'ai vécu avec lui, Madame.

Madame LE ROND.

Mais, pas si intimément que moi, j'espere. Ainsi, croyez que je le connois mieux que vous.

M. DUMONT.

Oh! je dis, Madame....

Madame LE ROND.

Comment! mais il me paroît que vous en doutez.

M. DUMONT.

Peut-être bien.....

Madame LE ROND.

Oh! celui-là me pique, par exemple..... Eh bien! Monsieur, faisons ensemble un petit pari.... là, une espece d'arrangement à l'amiable.

M. DUMONT.

De tout mon cœur; qu'est-ce que c'est?

Madame LE ROND.

Essayez à fâcher aujourd'hui Monsieur Christophe le Rond. Je vous donne jusqu'à demain pour cela. Si vous en venez à bout, si vous pouvez le faire mettre véritablement en colere, d'ici à ce temps-là, je consens au mariage que vous désirez.... Si, au contraire, votre tentative est inutile, vous vous retirerez de vous-même, & vous ne reviendrez plus à la charge.

M. DUMONT.

Cela est trop juste, Madame. J'accepte avec joie la proposition ; mais à condition que vous me donnerez carte blanche sur le choix des moyens que j'employerai.

Madame LE ROND.

Faites tout ce que vous voudrez ; battons-nous de bonne guerre.

M. DUMONT.

Eh bien ! Madame, voilà qui est dit. Quelque répugnance que je sente à causer à un ami, même un chagrin imaginaire, comme le bonheur de mon fils dépend de cette épreuve, je vous garantis, avant une heure, votre mari dans une colere,.... dans une fureur !.... Oh ! tenez-vous bien.

Madame LE ROND.

Allez, allez, Monsieur, il ne sera pas si furieux que je ne lui tienne bien tête ; & pour preuve que votre menace ne m'effraye pas, c'est que je vous engage à venir signer notre accord.

M. DUMONT.

Très-volontiers, Madame. Oh ! je vous assure que je n'aurai jamais signé d'acte avec plus de plaisir que celui-là.

(*Ils entrent ensemble dans l'appartement de Madame le Rond.*)

SCENE II.

LUCAS, CLAUDINE.

CLAUDINE.

SAis-tu ben, Lucas, que je sommes ridicules aussi, nous ; & que je nous plaignons de ce qui rendroit les aut' bian aises.

LUCAS.

T'as biau dire, morgué, c'est chagrénant-ça ! Un homme qui ne se fâche jamais ! Faites-y bian, faites-y mal, y ne gronde pas, il est toujours content. Eh ! ventergué, gny a pus de plaisir à bian faire. On se gâte avec un Maître comme ça.

CLAUDINE.

C'est vrai que c'est une singuyere condition que j'avons-là ; mais que veux-tu, elle n'en est peut-être pas pus mauvaise pour ça.

LUCAS.

T'as raison ; mais, morgué, il gny a une chose qui me chagrène ; c'est que not' mariage traîne furieusement.

CLAUDINE.

Dame ! écoute-donc, Lucas ; je nous marierions ben, mais je ne sommes pas assez riches ; & si j'allons mettre rien avec rien ensemble.....

LUCAS.

Eh bén ! il en vienra toujours quéque chose. Va, crois-moi, finissons-en.

CLAUDINE.

Mais, comment ! tu ne peux pas attendre quéques jours. Le fils de Monsieur Dumont doit épouser not' jeune Maîtresse, c'est moi qui l'y ai parlé pour lui pendant toutes leurs amours, & y m'a promis que le jour de leurs noces seroit aussi stilà des nôt', & qu'il en feroit tous les frais.

LUCAS.

Ah ben, oui ! En ce cas-là j'avons le temps d'avoir les dents longues.

CLAUDINE.

Pourquoi donc ça ?

LUCAS.

Parce que j'avons entendu pas pus tard qu'hier, Madame le Rond qui divisoit avec l'Intendant du Chaquiau, qui ly proposoit de marier sa fille à l'encontre de son fils qui est le propre fillot du Seigneur du Village.... Ça ly a fait ouvrir les oreilles. Not'Dame y a promis que ça seroit, qu'alle y détermineroit son mari, ou que la langue li gêleroit dans la bouche, & tu vois bien que quand eune femme fait ce serment-là, all' ne court pas risque de perdre.

CLAUDINE.

Ah ! mon pauvre Lucas, comment ferons-nous donc ?

LUCAS.

Parguenne ! belle malice ! Je f'rons com' on fait. J'nous marierons de nous-mêmes, & ça ira tout seul. De quoi est-ce que t'as peur ?

CLAUDINE.

Ce n'est pas la peur qui me retient..... c'n'est qu'la crainte de manquer.

SCENE III.

CLAUDINE, LUCAS, DUMONT pere, *serrant le papier qu'il vient de signer chez Madame le Rond.*

M. DUMONT.

BOn jour, mes enfans ; je suis bien aise de vous voir là. J'ai besoin de vous.

LUCAS.

Ah ! ventergué, je pouvons donc nous entr'aider, car j'avons itou besoin de vous.

CLAUDINE.

Ah ! dame, oui, Monsieur Dumont, y ne tient qu'à vous d'nous donner un bon coup de main.

M. DUMONT.

Eh bien ! je ne m'y refuse pas ; mais commencez par me servir, & je vous promets de vous obliger.

LUCAS.

Allons, morguenne ! Claudine, v'là qu'est dit ; l'un portant l'autre ça ira. Formons une clique offensible envers & contre tous. Expliquez-nous vot' affaire, & j'vous mettrons la nôt' au clair.

M. DUMONT.

D'abord, dites-moi un peu : vous qui voyez votre Maître dans le particulier, croyez-vous qu'il soit un homme facile à fâcher ? à mettre en colere ?

CLAUDINE.

Lui ! en colere ! Ah, pardine ! faites nous donc voir ce miraque-là. Oui, Monsieur, queuque chose qu'on li dise ou qu'on li fasse, y ne s'affecte de rian. Et quand y vous a répondu : *Queuque ça me fait ?* car c'est-là son ric favori, il est content, tout est dit, & y ne pense plus à rian.

M. DUMONT, *à part.*

Ahi ! ahi ! mon pari tourne mal.

LUCAS.

Mais vous qui êtes son ami, vous devez savoir ça : pourquoi que vous nous le demandez ?

M. DUMONT.

Je l'ai toujours connu comme vous le dépeignez-là ; mais quelquefois on se contraint dans la société, & on ne se laisse voir que par le bon côté ; au lieu que dans son ménage, on se montre au juste tel qu'on est.

CLAUDINE.

Oh ben ! Monsieur peut se montrer comme il veut ; il n'y a rian à perdre, y n'a pas de mauvais côté.

M. DUMONT.

C'est un bel éloge que vous en faites-là. J'en suis charmé pour lui. Il est pourtant question, mes amis, de le fâcher aujourd'hui. J'en ai fait le pari avec sa femme, & mon bonheur & le vôtre dépendent du succès de cette gageure.

LUCAS.

Eh bien ! morgué, Monsieur, repernez vot' enjeu ; car j'avons perdu.

M. DUMONT.

Tu perds courage bien aisément. Tu me donnerois mauvaise opinion...

CLAUDINE.

Eh oui ! sans doute, Lucas. Faut pas se retirer avant que d'essayer. Y ne s'agit que d'fair' un p'tit brin enrager un homme ; ça n'est p'tête pas si impossible.

LUCAS.

Oui, j'crais que tu y as assez de dispositions : mais, acoute donc, c'est que je ne voudrois pas que t'en prenne l'accoutumance.

CLAUDINE.

Bah ! laisse faire, Lucas, c'n'est qu'un essai.

LUCAS.

Oui; mais c'est dangereux à vous aute' femmes. Les essais dans ce genre-là devenont biantôt des habitudes.

M. DUMONT.

Ne crains rien, Lucas. Je vous récompenserai bien. Venez avec moi; je vais vous mettre au fait de ce que vous devez faire, & du plan que j'ai formé pour essayer à faire sortir mon ami de son caractere. Si nous pouvons y réussir, la noce de mon fils se fera demain, & je vous renouvelle sa promesse. Je vous marie tous deux, & je doublerai votre dot.

CLAUDINE.

Eh bian, Lucas! comment te sens-tu?

LUCAS.

Eh mais! v'là que ça reviant. Allons, morguenne, vous me reboutez le cœur au ventre. Ne t'y épargne pas, Claudine; je te lâche la bride sur le col. S'il est dit que les femmes tourmentent les hommes, jamais elles n'en auront fait enrager un pour un aussi bon motif.

CLAUDINE.

Ecoutez, M. Dumont; j'entends not' maître qui viant par ici.... Comme de façon ou d'autre je voulons nous marier demain, Lucas & moi, j'allons d'abord tâcher de l'y parler un tantinet de nos affaires, & pis je vous rejoindrons, & vous nous expliquerez tout ça au pus juste.

M. DUMONT.

Faites, mes amis; je vous attendrai auprès du parc. (*Il s'en va. Les autres se retirent dans un coin des coulisses.*)

SCENE IV.

CHRISTOPHE LE ROND, *seul, en robe-de-chambre.*

C'Est un plaisir de se lever comme ça le matin pour respirer le frais! Quelle heure est-il? Diable! déjà dix heures! ma foi, c'est égal. J'ai bien dormi. Je comptois me lever plutôt, & faire quelques tours de jardin; mais je me suis reposé. Eh bien! il n'y a rien de perdu. C'est un plaisir pour un autre. Trop heureux quand on s'amuse! C'est toujours du temps bien employé. (*Ici Claudine & Lucas rentrent & écoutent les dernieres paroles de Christophe le Rond.*) J'ai bien ri hier toujours! C'est de bonnes gens que ces Paysans! Comme ils m'ont diverti avec leurs contes, & comme j'ai bien soupé! Je ne m'étonne pas si j'ai bien passé la nuit! L'esprit tranquille, de bonne nourriture & de la gaieté! Voilà de quoi faire une bonne digestion.

SCENE

SCENE V.

CHRISTOPHE LE ROND, CLAUDINE, LUCAS.

LE ROND.

Ah ! vous voilà vous autres. Bon jour, mes enfans.

LUCAS.

Or donc, not' Maître, je vous le souhaitons itou. Comment que ça vous en va ti' ce matin ? Toujours content, pas vrai ?

LE ROND.

Ma foi, mon ami, je tâche à l'être. M'accommoder de tout, toujours rire & ne jamais me chagriner, voilà mon systême à moi ; je m'en trouve bien ; & la gaieté fait, je crois, le plus beau de mon revenu.

LUCAS.

C'est bian dit & bian fait : mais morguenne, c'est que ste graine-là ne pousse pas dans tous les terrains. V's'êtes bian heureux d'en avoir un fond comme ça cheux vous.

LE ROND.

Est-ce que ça te manque à toi ? Je t'ai toujours vu en bonne disposition pourtant. Et voilà Claudine qui me semble bien capable de te remettre en bonne humeur.

CLAUDINE.

Ah ! Monsieu, c'n'est pas de c' côté-là q'ça peche. J'y som' assez en himeur. Mais ce n'est pas tout que l'himeur, ça vous mene queuquefois pas si loin qu'on ne voudroit.

LE ROND.

Eh bien ! mais, où est-ce que tu voudrois donc aller ?

LUCAS.

Tenez, morgué, Monsieu, j'n'avons rian de caché pour vous. C'est que voyais-vous, sans barguigner, je voudrions prendre le grand chemin des violons ; & damé, compernez-vous, ça vous mene tout droit à la noce.

CLAUDINE.

Et pour faire jouer ces violons, il faut graisser l'archet.

LUCAS.

Oui dà..... Et j'n'avons pas de quoi payer la coulafane. V'là le fin mot.

LE ROND.

Eh bien, mes enfans, il ne faut pas que ce soit la colofane qui vous arrête. Je la payerai, moi, & vive la joie. Je me prie de la noce, & je ferai l'ouverture du bal avec la Mariée.

CLAUDINE.

Bian d'l'honneur pour nous, Monsieu : remercie donc, Lucas.

LUCAS.

Allons, morgué, ainsi soit; à tous Seigneurs, tous honneurs. Si vous payais la danse, il est bien juste que vous ayais l'étrenne du violon.

LE ROND.

Ce n'est pas tout. Je me réserve encore de lui faire un présent de noces.

LUCAS.

Allons ventegué, de mieux en mieux: tout ce que vous ferez sera bien fait, & j'allons travailler à ça, sans perdre de temps.

CLAUDINE, *à part.*

Ah! Lucas, j'avons pris là eune vilaine commission tantôt. Queu dommage de vouloir faire enrager un homme comme ça.

LE ROND.

Heim! qu'est-ce que tu dis? Tu feras enrager ton homme?

LUCAS.

Nenni, Monsieu, c'n'est pas ça qu'alle dit.

LE ROND.

Dame, Lucas, c'est toi que cela regarde.

LUCAS.

Oh! je nous sentons du courage de reste pour la réduire.

LE ROND.

Allez, mes enfans, tâchez d'être heureux; c'est tout ce que je vous demande, & ne m'y épargnez pas.

CLAUDINE.

Ah ben! laissez faire, allez Monsieu; puisque vous nous permettez de l'être, je ne vous y épargnerons pas non pus.

(*Ils s'en vont.*)

SCENE VI.

CHRISTOPHE LE ROND, *seul.*

OH! elle n'a pas besoin d'en répondre, la petite commere! Pourvu que son mari tienne autant qu'elle promet, je crois bien que cela n'ira pas mal.... Il faut que j'écrive un mot à mon ami Dumont. (*Il se met à table & il écrit.*)

SCENE VII.

Madame LE ROND, M. LE ROND.

Madame LE ROND, *au fond du Théâtre.*

LE voilà qui écrit..... Je ne sais pas si j'ai bien fait de parier. Ce n'est pas que la gageure m'inquiéte; je répondrois

bien dû succès.... Mais en général, le caractere des maris est si contrariant ! Il est si rare d'en trouver un parfaitement bon, que le mien pourroit bien se démentir un instant pour me faire perdre. Pour être plus sûre de mon fait, j'ai envie de l'essayer un peu, & de voir jusqu'à quel point je dois compter sur sa patience.... C'est quelquefois bon à savoir.

LE ROND, *se leve.*

Voilà qui est fait, je vais l'envoyer.

Madame LE ROND.

Bon jour, mon ami : vous n'êtes pas si matineux aujourd'hui qu'à votre ordinaire !

LE ROND.

C'est vrai, Madame le Rond ; j'ai un peu caliné ce matin, mais c'est pardonnable : vous savez que nous nous sommes endormis fort tard. J'étois en train hier au soir.

Madame LE ROND.

Oui ! de conter des histoires.

LE ROND.

Eh ! ma foi, d'en faire aussi. Vous savez que quand je m'y mets, je m'en tire tout aussi bien qu'un autre.

Madame LE ROND.

Oui, oui, je sais que vous aimez assez à rire.

LE ROND.

Mais c'est ce qu'il y a de mieux à faire. J'ai toujours ouï dire qu'une once de gaieté purgeoit mieux que toutes les médecines du monde, & je suis exact à ce régime-là.

Madame LE ROND.

C'est fort bien fait à vous. Je ne viens pas diminuer votre joie, car j'ai de fort bonnes nouvelles à vous apprendre.

LE ROND.

Tant mieux ! Une bonne nouvelle n'étourdit pas un homme raisonnable, mais elle lui donne le courage d'en supporter après dix autres mauvaises.

Madame LE ROND.

D'abord, je vous dirai que j'ai eu le bonheur de gagner un fort lot à la Loterie qu'on a tirée hier. J'en ai reçu un avis certain.

LE ROND.

Il n'y a pas de mal à ça.

Madame LE ROND.

Comment, pas de mal ! Mais c'est au contraire un très-grand bien, & vous devriez vous en réjouir.

LE ROND.

Oh ! je dis ! Qu'est ce que ça me fait ?

Madame LE ROND.

Bon ! Voilà votre refrain ordinaire.

LE ROND.

Mais écoutez, ma femme : Quand on a le nécessaire comme nous l'avons, si, en recevant un surcroît de bien,

on étoit assez sûr de soi, pour ne pas craindre qu'il vous portât à quelque sottise, on auroit juste sujet de s'en réjouir; mais je crains l'emploi du superflu.

Madame LE ROND.

Oh! ne craignez rien, Monsieur; je vous débarrasserai de cet emploi-là.

LE ROND.

Je m'en rapporte bien à vous, ma chere femme. Sur cet article-là, je crois que votre sexe n'est jamais en peine.

Madame LE ROND.

Au surplus, j'ai encore quelque chose de très-flatteur à vous apprendre. C'est que le Seigneur du Village arrive aujourd'hui, dans l'intention de vous proposer le mariage de notre fille avec son filleul, & vous conviendrez que cette alliance-là doit vous intéresser beaucoup.

LE ROND.

Moi! Pourquoi donc se passionner! s'éblouir comme ça. Ma chere femme, je vous l'ai déjà dit, jamais l'ambition ne me fera manquer à l'amitié.

Madame LE ROND.

Mais, un Seigneur!....

LE ROND.

Oh! un Seigneur, c'est bientôt dit. Mais après tout, que Monsieur de la Canardiere soit devenu le Seigneur de ce Village-ci ou d'un autre encore, je ne l'en considere pas plus pour cela. Ce n'est toujours qu'un homme parvenu comme tant d'autres; un peu plus riche; un peu plus qualifié que nous; mais, qu'est-ce que cela me fait; s'il a plus de dignités, il n'a peut-être pas plus d'honneur; & c'est par-là que je compte moi.

Madame LE ROND.

Mais, mon cher ami, vous ne considérez pas aussi que le jeune homme que l'on vous propose a tout à espérer. Le Seigneur lui veut beaucoup de bien.

LE ROND.

En ce cas-là, voilà sa fortune faite; il n'a plus besoin de nous.

Madame LE ROND.

Vous pensez rire, mais il est très-vrai que Monseigneur le protege.

LE ROND.

C'est fort bon, Monseigneur le protege! La belle avance! Voilà bien la manie des Grands! Protéger! Et moi j'oblige; & je crois qu'une bonne action vaut bien deux belles paroles.... De plus, ma fille aime le jeune Dumont.

Madame LE ROND.

Oh! Monsieur, je vous arrête là-dessus; je ne consentirai jamais que ce mariage-là fasse manquer l'établissement avantageux que je vous propose.

LE ROND.

Parlons sans passion, ma chere femme.

Madame LE ROND.

Mais au bout de tout, Monsieur, il est bien singulier que vous n'ayez pas plus de complaisance pour moi. Je croyois pourtant que lorsqu'une femme faisoit tant que d'aimer son mari....

LE ROND.

Elle lui faisoit beaucoup d'honneur, n'est-ce pas?

Madame LE ROND.

Mais, Monsieur!....

LE ROND.

Eh bien! ma femme, ne vous gênez pas. On sait bien qu'une femme a toujours une arriere pensée. Un peu d'humeur de plus ou de moins, cela ne tire pas à conséquence. Oh! nous devons nous en permettre plus que cela. Un mari sans complaisance! une femme sans caprices! Eh, bon Dieu! ce seroit un ménage manqué.

Madame LE ROND.

Eh! Monsieur, vous êtes extraordinaire avec vos définitions! Suivant vous, peut-être une femme est une ridicule...

LE ROND.

Non; mais suivant vous, Madame, que doit-être un homme?

Madame LE ROND.

Suivant moi, Monsieur? Un homme doit-être délicat, respectueux, plein d'égards pour son épouse, ne voir que par ses yeux, n'entendre que par ses oreilles, ne sentir que par son cœur, & n'avoir d'autres mouvemens enfin que ceux qu'elle veut bien lui communiquer.... Au surplus, Monsieur, interrogez toutes les femmes, elles ne vous parleront pas autrement.

LE ROND.

Je le crois bien: elles n'auront garde. Criez au feu, attaquez une femme, ou sonnez le tocsin, l'alarme est générale.

Madame LE ROND.

Oh! par exemple; Monsieur, c'est trop fort; quel ton prenez-vous donc là? En vérité, cela vous sied bien.

LE ROND.

Mais vous-même, ma femme, je ne vous reconnois pas. Comment! vous étiez si douce auparavant!....

Madame LE ROND.

C'est justement pour cela, Monsieur, on se lasse de tout; puisque ce caractere-là ne me réussit pas, j'en veux changer.

LE ROND, *plus gaiement.*

Eh! ma chere femme, vous êtes si bien comme cela, vous ne pourriez que perdre au change.

Madame LE ROND, *à part.*

Comme il est insultant avec son sang-froid. Je crois qu'il

me pique réellement. (*Haut*) Eh bien! Monsieur, tant pis pour vous; car je suis déterminée à en essayer d'un autre.

LE ROND, *toujours gai.*

Tout de bon! eh bien, Madame, tant mieux! Je vous le conseille moi-même. Changement d'humeur varie, égaie la société; cela rendra notre commerce plus piquant. On a besoin de cela après quinze ou vingt ans d'habitude: on court risque de s'ennuyer; mais s'exciter ainsi, se brouiller de temps en temps, c'est une politique. Cela donne le plaisir du raccommodement,.... & dans ces momens-là, il y a toujours à gagner.

Madame LE ROND, *à part.*

Je crois à présent que je ne risque pas beaucoup sur mon pari; mais poussons-le toujours (*Haut*). En vérité, Monsieur, vous êtes bien maussade! bien insupportable!

LE ROND, *riant.*

Allons, courage! criez, pestez, battez-moi même un peu, si vous voulez, cela ne sera pas mal; mais du moins vous me promettez que nous nous raccommoderons ensuite, n'est-ce pas?

Madame LE ROND, *à part.*

Il me désarme! je n'ai pas la force de le pousser davantage. (*Haut.*) Allez, Monsieur, la plaisanterie vous sied mal. Nous reviendrons une autre fois là-dessus; mais sachez toujours que lorsqu'on a le bonheur d'avoir une femme aussi douce & aussi tranquille que je le suis, on devroit la ménager davantage.

LE ROND, *étonné.*

Comment! est-ce bien à moi que....

Madame LE ROND, *à part en s'en allant.*

J'en ai autant que j'en voulois.... Ma foi, il faudroit qu'une femme fût bien difficile pour ne pas s'accommoder d'un mari aussi doux que celui-là.

SCENE VIII.

CHRISTOPHE LE ROND, *seul.*

C'Est singulier! elle n'est pas ordinairement comme cela! mais! qui n'a pas ses humeurs? les esprits des femmes sont comme le temps, par-ci, par-là, quelques nuages,.... mais qu'est-ce que cela fait? un léger nuage n'empêche pas un beau jour. (*Tirant sa lettre.*) Envoyons chercher mon ami Dumont, le plaisir de le revoir me rendra toute ma gaieté. Holà, quelqu'un.

SCENE IX.

CHRISTOPHE LE ROND, DUMONT fils.

LE ROND.

AH! vous voilà, mon cher Dumont, je pensois à vous & à votre pere, j'allois vous envoyer chercher. Comment vous en va? Le cœur toujours bien en joie! c'est de votre âge.

DUMONT fils.

Hélas, Monsieur, mon cœur, vous le connoissez; la vive passion qui l'occupe n'y laisse plus de place à d'autres sentimens.

LE ROND.

Fi donc! que dis-tu? Tu parles d'amour comme un roman. Vas-tu nous renouveler ici les Amadis & les Cyrus? Je t'avertis que cela ne prendra plus chez nos Belles. Eh! morbleu, mon ami, amoureux & content, c'est synonime! L'amour est, dit-on, le Dieu des plaisirs, & tu nous en fais toi le Dieu des langueurs! Tu nous gâteras notre beau sexe; ou pour mieux dire, tu te feras donner une audience de congé.

DUMONT fils.

Hélas! Monsieur, je suis bien en train de la recevoir... Premiérement, je n'ai pas eu le bonheur d'obtenir l'agrément de Madame votre épouse, & secondement, mon pere vient de perdre un procès considérable, & cette perte me force à renoncer au bonheur que j'avois osé désirer.

LE ROND.

Pourquoi donc?

DUMONT fils.

Je suis ruiné, Monsieur, nos fortunes ne sont plus égales.

LE ROND.

Qu'est-ce que cela me fait? Si tu deviens mon fils, tout mon bien n'est-il pas à toi?

DUMONT fils.

Ah! Monsieur, tant de félicité n'est pas faite pour moi... Ce qui me console au moins par rapport à vous, c'est qu'à la même audience où j'ai été condamné, j'ai eu la satisfaction d'entendre juger en votre faveur le procès que vous suiviez depuis si long-temps.

LE ROND.

Quoi! j'ai gagné ce procès-là!

DUMONT fils.

Oui, Monsieur, & avec dépens.

LE ROND, *avec chaleur.*

Eh bien, mon enfant, tu n'as rien perdu.

DUMONT fils.

Comment donc, Monsieur ?

LE ROND.

Oui, entre amis tout est commun, n'est-ce pas ? Eh bien ! tu as perdu un procès, j'en ai gagné un autre, partageons les deux événemens, & nous nous trouverons à deux de jeu.

DUMONT fils.

Ah, Monsieur, quel excès de générosité ! elle me confond plus qu'elle ne me rassure.

LE ROND.

Eh ! tais-toi donc, nigaud, tu es toujours dans les grands mots ! Vas-y donc comme moi à la bonne franquette. Quand j'offre, je dis : tiens, prends ; quand je reçois, je dis : bien obligé Dans les deux cas, mon cœur fait tous les frais, & mon esprit ne s'alambique jamais dans la tournure des phrases.... Qu'est-ce que ce bruit-là ! ah ! je m'en doute. C'est le lot que ma femme a gagné.

DUMONT fils.

Comment, Monsieur, Madame a aussi gagné.

LE ROND.

Oui, à ce qu'elle dit.

DUMONT fils.

Eh bien, Monsieur ! vous le voyez, tous ces événemens heureux multipliés dans votre famille, me font une loi de ne plus penser à votre alliance.

LE ROND.

Au contraire, tout cela te fait plus beau jeu. Plus ma fille devient riche, moins elle a besoin que tu le sois.

DUMONT fils.

Quels nobles sentimens ! ah ! Monsieur, que tout ce que je vois de vous me rendroit encore votre alliance plus chere. Quoi ! vous me regardez toujours des mêmes yeux au moment où vous voyez augmenter votre fortune par une riche succession, par le gain d'un procès, & par un lot considérable.

LE ROND.

Eh bien, qu'est-ce que cela me fait ? Ma succession ne me flatte pas, elle me vient par la mort d'un parent que j'aimois ; je n'y vois pas la nouvelle d'un bonheur, mais l'annonce d'une disgrace.

DUMONT fils.

Mais votre procès....

LE ROND.

Mon procès.... eh bien ! je n'ai gagné que parce qu'un autre a perdu. Ce qui me réjouiroit fait couler les larmes d'un autre, ruine peut-être une famille entiere, & cela retient ma joie. Je suis naturellement gai ; mais je n'aime point à rire aux dépens d'autrui.

DUMONT

DUMONT fils.

Au moins la loterie....

LE ROND.

Oh! oui! un coup du sort! il y a bien là de quoi s'énorgueillir, cela ne pourroit-il pas tomber au premier faquin comme à moi? Parlez-moi du bien que j'ai gagné par mon travail. Jeune, j'ai servi le Roi. Dans l'âge mûr, j'ai travaillé pour mon compte. Dans mon premier état, j'ai acquis de la gloire, & de l'argent dans mon second. J'ai été doublement utile à l'Etat, & j'ai rempli ma tâche de bon citoyen. Voilà, mon ami, ce dont je suis fier. Voilà les succès qui me font honneur. J'espere qu'un jour vous en pourrez dire autant, jeune homme. En attendant, allez rassurer votre pere sur la perte de son procès, & dites-lui que je ne lui pardonnerois pas, s'il pouvoit croire que cela influât sur ma façon de penser à votre égard.... Adieu, mon ami, va-t'en ; va le consoler.

(*Dumont sort.*)

SCENE X.

CHRISTOPHE LE ROND, LUCAS.

(*Lucas entre tout agité.*)

LE ROND.

EH bien! Lucas, qu'as-tu donc? Tu as l'air tout effaré.

LUCAS.

Aujourd'hui notre maître, c'n'est rien que mon air, c'est le vôtre qui va être bien plus allongé tout-à-l'heure. Faut que vous ayez ben du guignon toujours.

LE ROND.

Oh! oh! qu'y a-t-il donc de nouveau?

LUCAS.

Comment! ventergué! vous demandez ça aussi tranquillement! Vous ne vous attristais pas déjà sur ce que j'allons vous dire?

LE ROND.

Moi! m'attrister! je ne m'en chagrinerai pas après, ce n'est pas pour m'en chagriner avant.

LUCAS, *à part.*

Queu farmeté. (*Haut.*) Vous voyais cependant ben à mon ton & à mon air que rien n'est plus triste & plus désespérant que ce que j'allons vous annoncer.

LE ROND.

Oui, je vois que tu prends tant que tu peux le ton pathétique, mais cela ne va pas à ta mine.

LUCAS.

C'est que ma mine ne sait ce qu'alle fait ; car, voyais-

vous, pour un rien j'en pleurerions, & morgué vous devriais en pleurer itou vous-même.

LE ROND.

Allons, allons, finis donc; raconte-moi ça tout bonnement. Ton chagrin me donne envie de rire.

LUCAS.

Eh bien! riez donc là. C'est votre Meûnier de stendroit ousque vous avez tout plein de moulins à eau qui vient de venir. Y nous a dit que les rivieres s'étiont débordées, qu'all'aviont démonté vos moulins, renvarsé vos maisons, détruit vos plantations, emporté vos chevaux, vos bestiaux & tout le bataclan.

LE ROND.

Ah! ça commence à devenir clair, j'entends à présent.

LUCAS.

Oui, ça prend une jolie figure.

LE ROND, *avec intérêt.*

Eh! dis-moi donc, y a-t-il eu malheureusement quelques personnes de noyées?

LUCAS.

Non, gn'y a eu que les bêtes: les gens sont sauvés, tout le désastre est pour vous.

LE ROND.

Ah! tant mieux! si le dommage est pour moi seul, du moins je suis en état de le supporter. Tu vois, Lucas, qu'il y a toujours un bon côté à tous les événemens.

LUCAS.

Oui, un beau chien de côté. Allez, allez, Monsieur; vous ne savez pas être riche, autant vaut y ne pas avoir du bien, que de ne pas se plaindre quand on le perd.

LE ROND.

Il y a quelque chose de plus sûr encore, mon enfant, c'est que mieux vaudroit n'en pas avoir, si la perte d'une chose aussi frivole pouvoit faire perdre à un honnête-homme sa tranquillité & sa raison.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, CLAUDINE.

CLAUDINE.

AH! Monsieur.

LE ROND.

Qu'y a-t-il encore?

CLAUDINE.

Non, je ne m'en serois jamais douté! comme les gens sont méchans!

LUCAS.

Ah! c'est vrai ça, c'est une peste.

LE ROND.

Eh bien! où en veux-tu venir avec ce préambule.

CLAUDINE.

Ah! Monsieur, je n'ose pas vous le dire! le croirois-tu, Lucas?

LUCAS.

Moi! non; c'est impossible.

LE ROND.

Mais tu n'en sais rien : laisse-la donc parler.

LUCAS.

C'est égal, allez, je ne le croyons pas.

CLAUDINE.

Une aussi bonne personne que celle de not'maître!

LUCAS.

Un cœur bon comme le sien!

CLAUDINE.

Qui n'a jamais fait de mal à personne!....

LUCAS.

Qui n'a pas pus de fiel qu'un mouton!....

LE ROND.

Mais, mes enfans, à quoi aboutira ce beau panégyrique?

CLAUDINE.

Eh ben, Monsieur, des insolens ont médit de vous.

LE ROND.

Médit de moi!

LUCAS.

Ah! c'est abominable, ça.

CLAUDINE.

Ça crie vengeance.

LUCAS.

Ah! ça me boute dans eune colere.... Où sont-ils?.... Dans eune fureur!.... Allons, Monsieur, fâchez-vous bien.

LE ROND.

Que je me fâche! & contre qui? Contre moi donc! Médire de quelqu'un, c'est en dire un mal réel : or si j'ai donné sujet d'en dire de moi, c'est moi qui ai tort.

LUCAS.

Ah! dame, c'est différent! c'est vot'faute; eh ben! alors fâchez-vous contre vous-même. Il faut toujours que vous vous fâchiez déjà.

CLAUDINE.

Ah! excusez not'maître; c'est que je n'connoissons pas trop ben les termes. C'est calomnié que j'ons voulu dire.

LUCAS.

Ah! diable, v'là qui devient ben pus sérieux.... queuq'ça veut dire, Monsieur, calomnié?

LE ROND.

C'est accuser les gens d'un mal qu'ils n'ont pas fait.

LUCAS.

Ah! fi donc; ça n'est pas pardonnable celui-là', c'est indeigne! Je savais ben qu'il falloit que vous vous fâchiez. Allons, Monsieur, de la colere ici.... Jurez com' un démon, prenez-moi des bâtons, des épées.... allez vous battre.... allez. Ah! j'allons morgué faire à nous trois les diables à quatre.

LE ROND.

Pourquoi cela?

LUCAS.

Parce qu'on vous a calomnié.

LE ROND.

Eh bien! qu'est-ce que ça me fait?

CLAUDINE.

Mais, Monsieur, on dit comme ça que c'est déshonorant.

LUCAS.

Oui, ce mal qu'on a dit vous fera du tort.

LE ROND.

Eh! pourquoi? On en a dit de tant d'autres, & sur lesquels il y en avoit tant à dire! cela a-t-il influé en rien sur leur fortune? on est aujourd'hui d'une si belle indifférence sur les qualités personnelles.

LUCAS.

Oh! oh!

LE ROND.

Mais, oui. Un tel, dit-on, est colere, emporté, méchant; eh bien! le méprise-t-on? au contraire, on lui fait politesse, parce qu'on le craint. Un autre est riche & gourmand; on le visite, parce qu'il a du bien. Celui-là est débauché, libertin; on le hante par habitude; On voit le glorieux par air, le voluptueux par goût; on cede au Grand par bassesse; on impose au Petit, par orgueil, & l'on s'unit au frivole par sympathie.

LUCAS.

V'là de biaux portraits qu'on nous fait-là! Mais quoique ça, morgué, un honnête-homme doit toujours en vouloir à sti-là qui l'a dénigré.

CLAUDINE.

Oh dame oui! Jarni! je n'suis qu'une femme; mais si queuq'z'un s'avisoit de m'ôter tant seulement un cheveu de la tête, je li garderois de la rancune pour mille ans.

LE ROND.

Non, Claudine, crois-moi; c'est mal vu! Ce mal qu'on a dit de moi, ce coup de langue enfin, n'est qu'un mal imaginaire; mais me charger du poids de la rancune, eh! ce seroit un mal réel.

LUCAS, *à Claudine.*

Faut renoncer à ta dot, va.

CLAUDINE.

Non, non; j'ai ordre de pousser plus avant.

LUCAS.

Eh bian, morgué! ferme, appuie donc.

CLAUDINE.

C'est dommage, mon cher Maître, qu'avec ces biaux sentimens-là vous soyez la victime...

LE ROND.

Point du tout. Tu vois bien que cela ne m'attriste pas davantage. Me voilà tout aussi disposé que jamais à rire & à danser à votre noce.

CLAUDINE.

Ah! Monsieur, faut pus parler de ça; vot' affaire est bian pus triste que vous ne croyez.

LUCAS.

Par la jerni, je prévoyons quéque malheur.

CLAUDINE.

Imaginez-vous, mon cher Maître, que ces renégats-là ont manigancé tant de sottises contre vous, qu'on a donné l'ordre de vous mettre en prison, & j'ons eu vent qu'on alloit vous prendre.

LUCAS.

En prison! Ah! jarnombille, sauvons-nous, Monsieur, décampons.

LE ROND.

Pourquoi donc?

LUCAS.

Comment, ventergué! voulez-vous qu'on vous mene en prison?

LE ROND.

Qu'est-ce que cela me fait?

CLAUDINE.

Quoi, Monsieur! ça ne vous fâche pas?

LE ROND.

Point du tout.

LUCAS.

Vous n'êtes pas d'eune colere de chien?

LE ROND.

Aucunement.

LUCAS.

Oh! ma foi, vous êtes incurable.

LE ROND.

Mais de quoi veux-tu que je me fâche? Pourquoi faut-il que je me sauve? Je ne me sens coupable de rien, moi; je suis tranquille. Tôt ou tard mon innocence paroîtra; j'en ressortirai avec honneur, & je rirai encore d'avoir confondu la malice.

LUCAS, *à part*.

Autant de trous que des chevilles...! Ma foi, Claudine, fâche-le, si tu peux; moi, j'y renonce.

CLAUDINE.

Mais, Monsieur, quand ce n'seroit que l' désagrément d'être déplacé de chez soi, & conduit on ne sait pas où.... ben loin peut-être dans queuqu'isle.... dans queuque donjon.

LUCAS.

Aux Antipodes p't-être.

LE ROND.

Eh bien ! Je ne hais point de voyager ; au contraire, le changement d'air ne me peut faire que du bien. Restez ici vous autres, & ne parlez à personne. Je m'en vais m'habiller, & chercher le moment de prévenir ma femme. Je parie que cet événement va lui paroître bien singulier. (*Il fait quelques pas.*)

LUCAS.

Oui, elle va bien rire, je crais.

LE ROND, *revenant à eux.*

Cela vous fait bien voir, mes enfans, qu'il faut s'attendre à tout dans la vie, & que le seul moyen d'être toujours content, c'est de jouir du bien quand il se présente, sans s'affecter du mal quand il arrive. (*Il sort.*)

SCENE XII.

LUCAS, CLAUDINE.

CLAUDINE.

LUcas ! c'est-y un homme ça ?

LUCAS.

Ah ! morgué, si c'en est un, y ne me ressemble gueres toujours. A sa place, moi, j'aurions tout cassé ; j'aurions crié, pesté ; & par-dessus le marché, j'aurions assommé les impertinens qui m'auroient apporté ces mauvaises nouvelles.

CLAUDINE.

J'som' donc ben heureuse d'navoir pas eu affaire à quéq'-z'un de ton acabi, deà !

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, M. DUMONT pere.

M. DUMONT.

EH bien, mes enfans, avons-nous gagné ?

LUCAS.

Ah ! mon cher Monsieur, vos écus de six francs ne valent plus que des pieces de six liards.

CLAUDINE.

Oui, Monsieur, j'ons eu beau le pousser, l'exciter, pleurer, crier ; tout ça est inutile. C'est un rocher.

LUCAS.

Un marbre.

CLAUDINE.

Il est inébranlable.

LUÇAS.

Il se moque de tout.

M. DUMONT.

Quoi ! cette inondation ! une riviere débordée !

LUCAS.

Il a avalé ça comme j'avalerions un verre d'eau.

M. DUMONT.

Mais la prison....

CLAUDINE.

Y va là comme j'irions à la noce.

M. DUMONT.

C'est un singulier caractere.

LUCAS.

Je vous dis qu'on n'en fait pus comme ça ; mais quoique je n'ayons pas réussi, vous nous devez toujours ben le payement : car, morgué, j'ons ben sué après lui.

M. DUMONT.

Ne nous désespérons pas encore, mes amis ; j'ai imaginé deux autres moyens que nous allons mettre en œuvre, & j'ose croire qu'il ne tiendra pas contre ces deux dernieres attaques.

LUCAS.

Allons, morguenne, Monsieur, demenez-vous bien, & tâchez d'en venir à vot'honneur : car v'là Claudine & moi, que je sommes pressés d'en venir à la conclusion ; pas vrai, Claudine ?

M. DUMONT.

Oh bien ! nous ne tarderons pas. Lucas, te sens-tu bien le courage de lui donner encore une fausse allarme ?

LUCAS.

Oh ! morgué, tant qui gny aura qu'à mentir, je n'y renoncerons pas.

M. DUMONT.

C'est au sujet de sa femme que je prétends l'inquiéter.

LUCAS.

Quoi ! Monsieur, sa femme qu'il aime tant ! Ça li fera trop de peine.

M. DUMONT.

C'est justement pour ça ; il s'en fâchera plus vîte.

LUCAS.

Oui-dà ! ah ! j'entendons..... Eh bian ! laissez-nous faire ; puisque c'est comme ça ; j'allons li pousser eune fiere botte de ce coup-ci.

M. DUMONT.

Toi, Claudine, viens avec moi ; la derniere épreuve roulera sur ton compte, & je te ferai paroître quand il en sera temps.

LUCAS.

Fort bian, c'est-à-dire, que vous la réservez pour le coup de grace. (*Dumont sort avec Claudine.*)

(*Un Domestique apporte une table servie.*)

SCENE XIV.

CHRISTOPHE LE ROND, LUCAS.

LUCAS, *seul.*

AH! jarni, quéque c'est que ça! V'là eun déjeûner qu'a bonne meine! Oh! c'est apparemment not'Maître qui croit toujours aller en prison, & qui veut se fortifier l'estomac avant de partir. Mais v'là deux verres! Est-ce qu'y boiroit des deux mains?

CHRISTOPHE LE ROND, *entre habillé, avec son chapeau & sa canne.*

Me voilà tout prêt, je n'ai plus qu'à parler un moment à ma femme. Ah! Lucas; va-t'en un peu dire à Madame le Rond qu'elle me fasse l'amitié de se rendre ici.

LUCAS.

J'y vas, Monsieur. (*En marchant.*) Mais morgué; v'là tout juste eune occasion pour entamer la manigance de Monsieur Dumont. (*Il revient.*) Ah! Monsieur, j'irions ben la chercher, Madame le Rond; mais il falloit vous presser pus que ça, je venons de la voir sortir.

LE ROND.

Comment! elle est sortie!

LUCAS.

Oui, Monsieur; alle vient de s'en aller tout-à-l'heure.... Et, sans curiosité, quéque vous lui vouliez donc encore?

LE ROND.

Je voulois avoir le plaisir de déjeûner avec elle avant de partir.

LUCAS.

Déjeûner avec elle! Ah! queuqu'y fait, alle en a p'être de meyeux que le vôtre, des déjeûners.

LE ROND.

Comment! des meilleurs!

LUCAS.

Eh oui! de pus fin, de pus friands. Quelquefois eune femme est gourmande. Eh dame! alle ne se contente pas toujours de l'ordinaire du ménage.

LE ROND.

Oh bien! je m'en va toujours boire à sa santé.

LUCAS, *faisant des mines & haussant les épaules.*

Ce pauvre cher homme! queu dommage!

LE ROND.

Allons, Lucas, je te la porte.

LUCAS, *de même.*

Bien obligé, Monsieur, & que grand bien vous fasse !...
Queu trahison pourtant. Y ne mérite pas ça.

LE ROND.

Qu'est-ce que c'est donc que toutes ces condoléances-là ? Je t'ai déjà dit que j'allois en prison de bon cœur : ne vas donc pas essayer de m'attendrir avec tes mines.

LUCAS.

Oh oui, mes mines ! C'est pas sus votre prison que j'en faisons. C'est un bibus ça ; c'est, ma foi, ben sur eune autre paires de manches ! mais motus. Ça vous chagrineroit trop ; j'aimons mieux m'en taire & retenir nos mines.

LE ROND.

Ah ! tu piques ma curiosité. Est-ce qu'il y auroit encore du nouveau ?

LUCAS.

Non, non, allez, il n'y a rien. Je ne som' pas si mal avisé que d'aller nous fourrer comme ça martin en tête. Car, morgué, si doux que vous soyez, si vous appreniez stelle-là, gn'y auroit plus de douceur qui tienne, gn'y auroit pus à dire : queuq'ça me fait ! vous mettriez le feu à la maison.

LE ROND.

Peste ! quelle fureur !

LUCAS.

Et vous jetteriez tout par les fenêtres après.

LE ROND.

Cela feroit curieux à voir.

LUCAS.

Oui, morgué, ça l'seroit ; mais je ne vous en sonnerons mot.

LE ROND.

Comment, Lucas ! tu me tiendrois rigueur.

LUCAS.

Oui, jarnigoi. Tout c'que j'pouvons vous dire, c'est que nous som' bian bêtes, nous autres hommes, bian dupes & bian faits pour l'être.

LE ROND.

Peste ! Tu commences un cours de morale ! Eh bien ! mets-toi-là ; tiens prends la place de ma femme, & nous allons raisonner en buvant.

LUCAS.

Oh ! pour boire, je boirons ben, mais pas à sa santé toujours, c'est à la vot' toute seule que je buvons. Car pour elle, tenez, je voudrions que ce verre de vin-là lui sarvit de poison.... (*Il boit.*) Avec vot' parmission, faut que j'm'en varse un autre pour me rincer la bouche à présent. (*Il prend un second verre.*)

LE ROND.

Tiens, ne l'épargne pas.

LUCAS.

Grand merci, Monsieur, & toujours à vot' santé tout seul.

LE ROND.

Bien obligé. Mais qu'a-t-elle donc fait, ma femme? tu me parois bien fâché contre elle.

LUCAS.

Al' ne m'a morgué rian fait à moi: mais je n'en dirions pas d'même de vous. Tenez, Monsieur, je sommes trop franc; j'ny pouvons pas tenir. Dites un peu, Monsieur, vous aimez ben votre femme, n'est-ce pas?

LE ROND.

Assurément.

LUCAS.

Et vous croyez que de son côté al' rafole de vous?

LE ROND.

Mais! je dis..... là-dessus....

LUCAS.

C'pauvre cher homme! Un bon mari comme vous! Car je gagerions ma tête que vous n'avez jamais pensé à donner un coup de canif dans.... Ah! c'est bian mal à elle.

LE ROND.

Mais, sais-tu bien, Lucas, que je ne te comprends pas, & que pour un rien tu m'impatienterois.

LUCAS.

Oui dà! sentez-vous que ça vienne? (*à part.*) Allons, morgué, le v'là qui s'ébranle! achevons-le. (*Haut.*) Eh ben! Monsieur, je vous dirons donc que tantôt quand vote femme a appris je ne sais comment, qu'on alloit vous conduire en prison, alle a dit en propres termes & devant mes propres oreilles, à un laquais d'un certain Monsieur, que je connoissons déjà ben, de venir si-tôt que vous seriez parti; & que, pati..... pata.... tout ce qu'al' a voulu débrider là-dessus.... Bref, que quand vous ne seriais pus le maîte dans la maison, qu'il y vienroit prend' votre place. C'est-i clair ça? A présent, si vous voulez, prenez que je n'avons rian dit, & buvons.

LE ROND, *à lui-même.*

Comment! ma femme seroit capable.... Je tombe de mon haut!....

LUCAS.

Heim! vous vous fâchez, n'est-ce pas? Ah! ah! je savois bien moi que.... A vot' santé... Eh bian! comment va la colere?

LE ROND.

La colere!.... moi?.... je ne te crois pas. Je ne peux pas m'en fâcher.... (*A lui-même.*) Toutes réflexions faites, c'est dans le rang des choses possibles.... Si cela arrive, qu'y faire?

LUCAS.

Comment, ventergué, est-ce que vous ne vous fâchez pas ?

LE ROND.

Non.

LUCAS.

Mais, c'est incroyable ça ! Quoi ! quand vot' femme veut vous faire !.... Ah ! morgué, je n' prendrois pas ça comme vous, moi.

LE ROND.

Eh bien ! qu'est-ce que ça me fait ?

LUCAS.

Comment jarnombille ! quéque ça vous fait ?.... Ça vous met au rang des autres ; v'là ce que ça vous fait.

LE ROND.

Oh ! je dis l'intention n'est pas un fait.

LUCAS.

Ma foi, autant vaut.

LE ROND.

Non : je compte encore sur l'honnêteté de ma femme. Au surplus, je sais ce que j'ai affaire. Mais pour toi, Lucas, comme c'est par amitié que tu m'as averti de ce que tu croyois savoir, je veux te récompenser. Tiens, bois un coup pour te préparer.

LUCAS.

Ah ! je recevrons ben le bian que vous me ferez, sans reprendre des forces. Mais quoique ça, le plaisir de trinquer avec un aussi bon maîte que vous, fait que.... Permettez-vous ? (*Ils trinquent.*)

LE ROND.

Écoute, Lucas. Dans tout ménage ordinaire, vis-à-vis d'un mari vif & turbulent, la confidence que tu viens de me faire, mériteroit au moins.... cent coups de bâton.

LUCAS, *se reculant & remettant son verre sur la table.*

V's'êtes bian honnête ! je vous en ferons meilleur marché.

LE ROND.

Mais moi qui ne me fâche jamais....

LUCAS.

Oh ! c'est une belle chose que le sang-froid.

LE ROND.

Oui. Je tâche de le conserver le plus que je peux..... Bois donc.

LUCAS.

Pardon, excuse; c'est que j'n'avons pas soif pour le moment.

LE ROND.

A ton aise mon enfant, & à ta santé. (*Il boit.*)

LUCAS.

Vous êtes bian bon. (*A part.*) On a ben raison de dire : c'est au fond du pot que se trouve la lie.

D 2

LE ROND, *se levant de table.*

Où est-ce que nous en étions ?

LUCAS.

Ma foi, Monsieur, je l'avons oublié.

LE ROND, *prenant sa canne.*

Ah ! j'y suis. Nous en étions aux coups de bâton pour la confidence.

LUCAS.

Non, non. C'étoit passé ça. J'en étions que vous ne vous fâchez jamais.

LE ROND.

Ah ! oui : c'est vrai. Je disois donc que je prends la chose en bien, & que je voulois t'en récompenser. Sais-tu comment ?

LUCAS.

Oh ! je dis, Monsieur ; je crais que je pouvons laisser ça comme ça. J'vous donnons c't'avis là gratis.

LE ROND.

Non pas, mon ami ; il est trop essentiel. Je veux même que le profit retombe sur toi.

LUCAS.

Eh non ! de par tous les diables ; (*à part,*) V'là ce que je craignons.

LE ROND.

Tu m'as fait voir combien on risque en se laissant prendre le cœur pour une femme. Chez moi le mal est fait.... il n'y a plus de remede ; mais pour toi, il est encore temps de se sauver du danger. Tu aimes Claudine, & comme un aveugle tu voulois l'épouser.... Moi je t'ouvre les yeux, & te défens de faire ce mariage-là.

LUCAS.

Ah ! ventergué ! en voilà eune bonne. Je ne m'attendois pas à c'te fin-là. (*Par réflexion.*) Mais vous vous fâchez donc !

LE ROND.

Non, je ne me fâche pas. C'est par amitié pour toi.

LUCAS, *à part.*

Me v'là pris comme un sot. Au diable soit le startagême & la gageure à Monsieur Dumont.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, CLAUDINE.

CLAUDINE.

MOnsieur, v'là eune lettre qu'on vient d'apporter pour vous.

LE ROND.

Donne & reste-là. J'ai à te parler. De quelle part ?

CLAUDINE.

C'eſt un Domeſtique de Monſieur d'Héricourt qui vient de l'apporter.

LUCAS, *à Claudine.*

Ça tourne mal.

CLAUDINE.

Comment ? eſt-ce qu'y ne ſe fâche pas ?

LUCAS.

J'avons peur qu'i ne devienne ſournois à préſent.

LE ROND, *liſant.*

« Mon cher, je vous donne avis que l'excès de votre » bonté vous met dans le cas d'être trop ſouvent trompé. » L'indignité de celui qui en abuſe en ce moment eſt trop » forte, pour ne pas vous faire ouvrir les yeux une fois pour » toutes. Je vous envoie ci-joint une lettre que je viens de » recevoir de Monſieur Dumont, votre ancien ami. En la » liſant, vous apprendrez à le connoître, & à mieux placer » une autre fois votre amitié & votre confiance ».

Voilà un préambule qui ne m'annonce rien de bon. Voyons la lettre de Dumont. Oui, voici bien ſon écriture. *A Monſieur Monſieur d'Héricourt.*... Liſons.

« Mon cher Monſieur, rien n'empêche plus le mariage » de mon fils avec votre fille. Le projet que j'avois eu pour » celle de Monſieur le Rond, eſt manqué. C'eſt un homme » de mauvaiſe conduite, qui avoit des projets criminels » contre l'Etat ».

CLAUDINE.

Ah ! quelle horreur !

LUCAS.

Quelle infamie !

LE ROND, *continue de lire.*

« Je l'ai dénoncé moi-même, & on va l'aller prendre pour » le conduire en priſon ».

CLAUDINE.

Ah ! comme c'eſt Judas !

LUCAS.

Là ! voyez un peu. A qui donc ſe fier à préſent !

LE ROND, *continuant de lire.*

« Quant aux 30,000 livres qu'il avoit chez un Banquier, » j'ai eu la précaution de les retirer, & je les garderai comme » paiement d'un dédit ſuppoſé entre nous ». (*Il jette la lettre ſur la table.*) C'eſt trop fort ; je n'en ſaurois lire davantage. Peut-on être trompé auſſi indignement ! Oh ! je ne réſiſterai pas à ce dernier trait. (*Il va s'aſſeoir dans le fauteuil, près de la table.*

CLAUDINE, *bas à Lucas.*

Ah ! Lucas ! ça me fait de la peine ; je n'ai pas le cœur de le voir ſouffrir comme ça.

LUCAS.

Eh ! jarnigoi, prends garde; v'là que ça s'enfourne ben. N'allons pas manquer not' coup.

LE ROND.

J'ai appris de sang-froid la perte de mon bien, l'ordre de ma détention; la crainte même de l'infidélité de mon épouse n'a pu prendre sur ma tranquillité; mais la trahison d'un ami m'est trop sensible. Mon cœur en est déchiré.

CLAUDINE.

Allons, mon cher Maître, gn'y a pas à balancer; faut vous venger de c't'homme-là.

LUCAS.

Oui, morgué, v's'êtes trop doux. Soulagez votre bile. Allons, jarnigoi, j'va vous aider, moi. C'est un coquin.

CLAUDINE.

Un fripon.

LUCAS.

Un malheureux. Répétez comme moi; vous n'en sauriez trop dire & trop faire contre lui. (*Claudine répete alternativement les sottises avec Lucas*)

LE ROND.

Non, mes enfans, non; l'emportement ne sert à rien. Je m'estime encore très-heureux dans mon malheur d'être prévenu à temps. Un ami de vingt ans m'a volé, m'a calomnié: je ne le pourrois croire sans cette lettre & son écriture que je reconnois. Je lui laisse mon bien, puisqu'apparemment il en a besoin. Je lui pardonne le mal qu'il a dit de moi, puisque je ne saurois me venger qu'en lui en faisant moi même, & je ne le veux pas.... Mais je ne dois pas en faire non plus à ma fille; & ce seroit lui en faire que de la marier au fils d'un mal honnête homme. (*Il se leve en colere.*) Voilà qui est dit: je retire ma parole; jamais son fils n'épousera ma fille.

SCENE XVI & *derniere.*

Les mêmes, Madame LE ROND, DUMONT pere & fils.

DUMONT pere, *avec la plus grande chaleur.*

IL l'épousera, mon ami, & c'est toi qui vient de prononcer l'assurance de leur bonheur.

LE ROND, *le repoussant.*

Qu'est-ce que c'est, Monsieur? Que voulez-vous dire?

DUMONT pere.

Apprends tout, mon cher ami, & pardonne nous une ruse que Madame nous a forcés d'employer, pour te faire sortir de ton caractere.

LE ROND.

Comment donc cela, Madame?

Madame LE ROND.

Oui, mon cher époux. L'envie de porter Messieurs Dumont à se désister de notre alliance, pour réserver votre fille au filleul du Seigneur, m'a engagée à lui proposer un pari, dont vous voyez les conditions... (*Elle lui donne le papier.*) Ils ont gagné de franc jeu ; j'avoue ma perte, & c'est à notre fille d'acquitter ma gageure.

LE ROND.

Comment ! cette lettre !

DUMONT fils.

Elle est supposée, Monsieur : c'est Monsieur d'Héricourt qui l'a fabriquée conjointement avec mon pere, connoissant assez la sensibilité de votre cœur, pour croire qu'il ne résisteroit pas à cette épreuve.

LE ROND.

Mais la prison....

DUMONT pere.

Elle n'est pas plus vraie que le reste : embrassons-nous. Va, tu ne seras serré d'autres liens que de ceux des bras de tes amis.

LE ROND, *l'embrassant.*

Ah ! mes amis, quel doux moment pour une ame sensible ! Allons unir ces jeunes gens, & que des plaisirs nous fassent oublier des alarmes imaginaires.

CLAUDINE.

Eh ben ! not' Maître, nous pardonnez-vous à présent ?

LE ROND.

Ah ! je vous en remercie même.

LUCAS.

Gn'y a pus de défense pour not' mariage ?

LE ROND.

Au contraire, je t'y exhorte & me charge de tout.

DUMONT pere.

Et moi, je n'oublie pas mes promesses.

LUCAS.

Oh ! morgué, ni moi non plus.

Madame LE ROND.

Ce seroit maintenant à moi à vous gronder, Monsieur le Rond. Vous avez appris tantôt bien tranquillement la nouvelle de mon infidélité.

LE ROND.

Ah ! ma femme, je ne l'ai pas crue ; votre honnêteté me rassuroit.

Madame LE ROND.

Oui ; mais certain mot de *qu'est-ce que ça me fait*, qui vous est échappé, prouvoit, du moins, de l'incertitude de votre part.

LE ROND.

Non, c'étoit le résultat de mes réflexions. Je disois : cela

eſt, ou cela n'eſt pas; ſi cela n'eſt pas, que m'importe la nouvelle? Je ne m'y arrête pas.

Madame LE ROND.

Mais ſi cela eſt?

LE ROND.

Oh! dans ce cas, je me diſois: c'eſt l'amitié, c'eſt le cœur d'une honnête femme qu'un bon mari doit rechercher; ſi j'ai le malheur de le perdre, que m'importe le reſte? Elle ſe déshonore, c'eſt tant pis pour elle; mais à moi, qu'eſt-ce que ça me fait.

LUCAS.

Entends-tu, Claudine? v'là comme je dirions itou!

Madame LE ROND.

C'eſt un grand fond de bonté & de raiſonnement; mais le préjugé!....

LE ROND.

Oh! ma femme, le préjugé, le préjugé.... Moi, j'ai pour principe que la bonté & la raiſon ne ſont jamais déplacées, & qu'en rempliſſant bien ſes devoirs, on peut être un homme bon, ſans être ce qu'on appelle vulgairement un bon homme.

AU PUBLIC.

MESSIEURS, lorſque l'on a parié de fâcher Chriſtophe le Rond, il eſt bien heureux que vous n'ayez pas pris parti contre lui dans la gageure; car la plus légere épreuve de votre part, lui auroit certainement paru la plus ſenſible.

FIN.